

NOUVELLES DIVERSES.

PARIS, 28 aout. — Une statistique officielle montre que durant les six derniers mois de cette année les importations de marchandises étrangères se montent à 1.561.000.000, tandis qu'elles s'élevaient à 1.678.000.000 pendant les mois correspondants de l'année dernière. Les exportations, qui étaient de 1.627.000.000 de francs pendant les six premiers mois de l'actuelle année, sont tombées à 1.552.000.000 au cours des six derniers mois de la présente année. Les denrées de consommation sont élevées à 113.000.000 contre 78.000.000 l'année dernière, et le total des contributions, directes et indirectes, est de 516.000.000 de francs au lieu de 404.000.000 pour la même période de l'année dernière.

New-York, 13 aout. — Voici les détails donnés par le *Times* de Londres au sujet de la prise de la *Vigilante* par le capitaine Werner de la frégate allemande *Friederick Karl* : « Le *Friederick Karl* croisant devant le port de Carthagène vit un petit vapeur, apparemment un navire de guerre, qui sortait du port ayant à sa coque un drapé rouge ; il l'arqua immédiatement et lui demanda son nom. » La *Vigilante*, fut-il répondu. « De quelle nation ? » « Espagnole », fut-il alors le drapé que vous portez ? » Le capitaine de la *Vigilante* répondit : « Je ne connais pas ces pavillons, et se rendit à bord de la *Vigilante*, demandant à l'équipage espagnole. Le député Galvez, Arce se présenta disant qu'il était chef à bord ; que le port auquel il appartenait était empêtré du gouvernement de Madrid, et a déclaré à Marice Etat indépendant avec Marice pour capitale et Carthagène pour port principal, et que lui, Arce, s'était embarqué avec une mission pour Alcántara. Après l'entendu, le commandant prussien répondit qu'un navire ne pouvait naviguer dans ces conditions et qu'il était dans la triste nécessité de se servir de la force et de l'autorité de l'ordre. Au moment où il expédiait la *Vigilante* au capitaine allemand il n'avait pas connaissance du décret déclarant les meilleures rebelles pirates.

Mexico, 17 juillet, 1873. — La Havane, 29. — Le gouvernement a reçu des dépêches confirmant la prise de Lozada par les troupes nationales et la fin des troubles de Tepic. Le gouvernement a envoyé 6.000 hommes sur le Rio Grande.

Le New-York, 3 aout. — Par l'arrivée du vapeur de *Puerto*, on apprend que le 6 juillet un violent tremblement de terre s'est fait sentir à Valparaíso. Les secousses étaient plus fortes que celles du tremblement de terre de 1837. Quelques personnes ont été tuées par les murs renversés. De grands dommages ont été causés aux églises et aux missions.

Panama, 22 juillet. — Une pluie torrentielle s'est abattue sur Lima le 9 juillet, et a causé de grands dégâts. Les plus vieux habitants n'avaient jamais rien vu de pareil.

New-York, 7 aout. — Une lettre du Japon dit que le 21 du mois dernier 10.000 hommes, la plupart cultivateurs, se sont révoltés et ont mis le feu aux bâtiments du gouvernement à Fukukawa ; ils ont enlevé le ministre des Finances. Ces révoltes ont commencé à Nagasaki où les révoltés ont brûlé les maisons de tous ceux qui ne se joignaient pas à eux ; ils ont pillé les banques et les habitations riches. On dit qu'il présent les révoltés sont au nombre de 150.000. La cause de la révolte est que le gouvernement a exigé le paiement des contributions en argent au lieu de produits agricoles, comme cela était l'usage.

LE SHAH DE PERSE EN FRANCE.

III.— SON ENTRÉE DANS PARIS.

Paris, 7 juillet.

Le lion de Perse est le lion du jour. A ceux qui, hier, auraient pu se douter, il eût suffi, pour s'en convaincre, de voir la physionomie qu'avait Paris, que l'on prétend blâmé, s'enthousiasmer encore pour les lions ; or, le félin était d'autant dans cette journée d'hier.

Une heure de l'après-midi, une population énorme s'était portée vers la place de la Concorde et les Champs-Elysées. A trois heures la circulation commença à devenir difficile. A quatre heures, et dès lors elle était à peu près interrompue, et lorsque, sur les cinq heures, le temps, jusque-là très clair, fit mine de vouloir se couvrir, deux cent mille têtes se levèrent, anxieuses, vers le ciel. Le gros nuage noir, cause de ces alarmes, se dissipa bientôt chassé par une forte brise ; et en mettant le pied sur le sol parisien, Nasser-ed-Din a pu se faire illusion à l'aspect d'un soleil suffisamment radieux pour rappeler le soleil d'Irianistan.

Aussi, de minute en minute, voit-on augmenter la fumée. Aperçus des terrasses des Tuilleries, depuis longtemps prises d'assaut, la longue avenue des Champs-Elysées est noire de monde. Au rond-point de l'Arc-de-Triomphe, les voitures se succèdent avec une rapidité qui donne le vertige, déposant, aux entrées où vaillent les agents, les privilégiés auxquels une carte d'invitation délivrée par la Ville donne l'accès des tribunes. Qui qui entrent servent, pour l'heure, de spectacle à ceux qui, moins favorisés, les regardent d'un œil d'envie, franchir les arrêches qui marquent la limite de l'enceinte réservée.

Des trois heures, les gardes municipaux à cheval ont pris les positions qui leur ont été assignées par M. Ansart, chef de la police municipale, d'accord avec l'autorité militaire. A quatre heures, les troupes sont venues à leur tour s'échelonner sur tout le parcours qui doit suivre le cortège du shah.

Cet immense cordon part de l'esplanade des Invalides où se trouve l'entrée principale de l'avenue de l'Impératrice, et qui aboutira au boulevard, à l'angle duquel l'Orsay, couverte le long du concorde, forme le bras de la place jusqu'à l'entrée des Champs-Elysées, soit l'avenue dans toute sa longueur, fait une double courbure à la place de l'Étoile, se prolonge sur l'avenue de l'Étoile jusqu'au bas du boulevard, s'étend sur l'avenue de Saint-Cloud et l'avenue Raphaël, et vient aboutir à l'avenue Ingres, devant la tente dressée pour la réception du shah. Cette tente, légère et élégante, forme donc à un tapa posé à terre ; sur le gazon, du côté de la gare à l'avenue Ingres, c'est-à-dire sur une longueur de 80 à 100 mètres. Elle est flanquée, à droite et à gauche, de deux portiques en plâtre, ornés de statues en bronze, et supportant de légères colonnes de bois doré. Quelques chaises en hêtre doré et satiné sont disposées là pour le cas où, Sa Majesté désirerait, à sa descente de wagon, prendre un instant de repos. Des cordes tendues

de chaque côté défendent l'accès de la tente au public qui se pressera sur les pelouses. Des gardiens de la paix et des gardes municipaux maintiennent l'ordre dans les rues.

À l'approche de la gare, encadrant la baie pratiquée pour le passage du souverain dans la clôture qui borde la voie ferrée, on a disposé des massifs de fleurs. Les fleurs et les guirlandes de feuillage s'adaptent merveilleusement à ce cadre frais et charmant qui va donner au shah, pour ses premiers pas parmi nous, un coin ensoleillé de notre bois de Boulogne.

A cinq heures, une file de calèches, précédées de piégeurs, se présente à l'entrée de l'avenue Ingres. La première est attelée de quatre chevaux, conduits en dauphin ; la suivante, en arabe, en soevrain, les deux dernières, en poulain, et toutes les principales, dorées, sont tirées à cote-égal, partie des anciennes écuries des Tuilleries. Une douzaine de carrosses de diverses formes viennent ensuite pour les fonctionnaires de la suite. Tous ces équipages sont bien tenus, et l'on nous assure que quelques-uns d'entre eux ont été offerts par de riches particuliers qui sont fait un plaisir de les prêter pour cette solennité.

Quelques minutes après cinq heures arrivent les secrétaires et attachés de la légation de Perse à Paris. A cinq heures un quart, le général de Montaudon, qui a le commandement des troupes, s'avance au trot de son cheval. Les clavsons sonnent, les tambours battent et les cloches tintent.

A cinq heures vingt, le Président de la République descend d'une voiture en face de la tente. Il est accompagné de trois officiers d'ordonnance. Autant homme militaire ne signale l'arrivée du maréchal MacMahon. Il se rend jusqu'à l'un des pavillons verts, s'y assied, et après avoir salué les personnes qui l'entourent, il s'entretient avec MM. Ferdinand Devat, préfet de Seine, et Léon Reynault, préfet de police, qui sont là depuis un instant.

A cinq heures et demie, nouvelles fanfares. Un nom court dans la foule, le général de Ladinmairi, et l'on se précipite pour voir le gouverneur de Paris. M. de Ladinmairi est entouré d'un trio nommé Lamoignon, le général Bucard en tête.

Le général Bucard, le colonel Brouard, chef de l'état-major du maréchal MacMahon, dont quelques derniers ordres il porte en étoffe le ruban vert à biais jaune de l'ordre du Nizam. Le comte d'Harcourt, député du Lot, ancien aide-de-camp du maréchal MacMahon ; le vicomte d'Harcourt, chef du cabinet du Président de la République, le colonel Brouard, chef l'état-major du maréchal, sont pris du pavillon aux chasses vertes, où nous voyons aussi M. Chodzko, le professeur distingué de langues orientales au Collège de France, et le docteur Guyard, médecin de la légation perse. Ces messieurs portent sur eux le ruban vert et l'étoffe de l'ordre du Nizam, et le général Bucard porte l'étoffe.

A six heures moins un quart, un premier coup de canon, parti du mont Valérien, annonce l'approche du train impérial. A six heures, le duc de Broglie, en habit de ministre, vient se joindre au groupe qui entoure le Président de la République. Presque au même moment, un courrier qui vient d'arriver de Téhéran n'y a guère qu'une heure entre dans l'enclos réservé. En route depuis vingt-quatre jours, et passé deux fois le détroit du continge, une heureuse coïncidence, il arrive à Paris presque à la même minute que son souverain. Cet emissaire porte un sac renfermant quelques documents de Perse à S. M. le shah.

Le train est arrivé à l'heure, mais il a été retardé par l'arrivée du convoi. Le programme portait 5 h. 41 m. : 8 h. 46 h. 41 m. On voit que si l'exécution est la politesse des rois, elle peut être aussi celle des républiques. Le train, d'abord, file assez rapidement devant nous. Puis il revient en arrière. Par une prompte manœuvre de garage, il passe de la voie montante sur la voie descendante, qui touche au quai de débarquement.

Le Président de la République s'avance, suivie seulement du ministre des affaires étrangères, du premier secrétaire de la légation perse et de deux officiers d'ordonnance. Le général de Montaudon, à visage décomposé, mais tout à son aise, accompagne le personnage tout à peu près, parmi lesquels les conseils généraux et conseil de Paris à Marseille, Bordeaux et Rome. A mi-chemin à peu près, entre l'ensorti où nous sommes et la place qu'occupe le maréchal MacMahon, se tient le maître des cérémonies du souverain persan, Mohamed Hassan Khan, envoyé en avance pour la préparation des logements.

Le train est enfin à fleur de quai. Il se compose de sept voitures, dont trois wagons ordinaires de première classe, à l'avant, puis quatre-wagons de luxe, parmi lesquels celui qui occupe le souverain, très magnifiquement meublé. Un officier s'élanse vers la porte du wagon de l'empereur et l'ouvre. Le shah apparaît debout, et majestueux, descend lentement, et se trouve en présence du Président de la République.

Les deux chefs d'Etat échangent la bienvenue. Les paroles qu'ils prononcent, simples formules de politesse, les retiennent quelques secondes à peine, durant lesquelles les ministres, dignitaires et officiers de la suite du shah achèvent de descendre du wagon. Ce personnel nombreux se forme sur plusieurs rangs et l'on met en marche vers les voitures, en passant, sans s'arrêter, devant les dais qui bordent la ligne. De toutes parts, filet souillé, pendant quoi le maréchal iranien, grave et menuel, arpenté à pas très lents le quai et le regardant, tel que on est en droit de s'attendre à un descendant des khâdjâs.

Maintenant parlons du costume d'été, dont est vêtu Nasser-ed-Din, lorsque l'apparition du shah a été un déboussolé, ce serait rester sur-décessus de la vérité. Tout ce que l'on avait dit des magnificences orientales est dépassé par la réalité. Le shah est coiffé du classique bonnet persan ; ce bonnet est tout noir, en merinos fin, et il est orné d'une simple aiguette en diamant, dont il y a pas trop à dire, si ce n'est que la pierre centrale représente une valeur de cinquante mille francs. De sa cheurisse, nous ne parlerons pas ; ce sont des bottines vernies ; le pantalon à l'euro-péenne est noir sans aucun ornement. Une simple tunique fermée en haut et boutonnée, à pans droits, bien au-dessous des genoux,

